

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 46, numéro 1, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103966ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103966ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1978). Pages de Journal. *Assurances*, 46(1), 47–57.
<https://doi.org/10.7202/1103966ar>

Supplément II

Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale

du Canada

1976

17 mars 1976

Sur un bout de papier conservé par hasard, j'ai retrouvé le programme de notre séjour à Tours, en septembre dernier: Cheverny, Chaumont, Beauregard, Fontevault et son abbaye. Quels souvenirs de la douceur tourangelle cela évoque en cette fin d'hiver !

Je suis allé à Sainte-Adèle, hier. De chaque côté de l'entrée, il y avait neuf pieds de neige. Tout cela fondra vite, mais en attendant, c'est presque un cauchemar. Et dire que Germaine, au téléphone, me disait hier qu'il y a des roses dans le jardin de Mlle Raymond à Nice.

48

D'un autre côté, comme était vive et belle cette lumière éclatante de l'après-midi ! C'était un peu le paysage qu'affectionnaient le groupe des sept ou Clarence Gagnon: neige blanche, ciel d'un bleu extraordinaire et maisons aux toits de couleurs vives.



Lu dans le *Journal d'un journaliste* de Robert de Saint-Jean: « Julien (Green) n'a pu me donner tout de suite le sens d'une phrase anglaise et m'explique sa répugnance à traduire. Il faut que le français et l'anglais restent chez moi sans communication, dit-il. Sinon, cela serait très mauvais, cela pourrait gâter l'un et l'autre. »

Comme je comprends Green de s'exprimer ainsi. C'est la difficulté principale du bilingue que de passer d'une langue à l'autre sans, inconsciemment, subir l'influence de l'une ou de l'autre.



Est bien étonnant ce discours de Pierre-Elliott Trudeau, prononcé au cours d'une réunion du parti libéral à Québec. À un moment donné, il raconte qu'au cours d'une conversation qu'il vient d'avoir avec Robert Bourassa, celui-ci lui dit: Ti-Pit . . . Ce langage d'un chef de gouvernement à un autre chef de gouvernement paraît inconcevable, comme d'ailleurs une bonne partie du discours du premier ministre fédéral. Il est vrai qu'il faisait suite à un déjeuner copieux.

La réaction de la presse a été bien mauvaise, comme celle d'une grande partie de l'auditoire. M. Trudeau s'exprimait ainsi, semble-t-il, pour rendre plus familiers des propos difficilement acceptables, puisqu'il disait à ses partisans de la province de Québec:

a) je ne vous accorderai pas un sou de plus que ce que le parlement fédéral a déjà autorisé pour les Jeux Olympiques;

b) si les provinces n'autorisent pas le gouvernement fédéral à rapatrier la Constitution, le gouvernement fédéral s'en chargera lui-même, quitte à discuter avec les provinces par la suite.

Marc Lalonde a essayé d'atténuer l'effet des paroles de son chef, mais l'impression désagréable était créée.

Au fond, celui qui perd le plus à cet échange de propos c'est Robert Bourassa, que Pierre-Elliott Trudeau a vraiment traité de façon cavalière. C'est aussi le fédéralisme rentable dont on nous a tellement parlé depuis quelques années.

M. Trudeau n'a-t-il, au fond, parlé que pour l'Ontario et l'Ouest, à qui il voudrait accorder des garanties que les Jeux Olympiques imposaient, à la suite des attitudes antérieures de messieurs Bourassa et Drapeau ? Par ailleurs, il ne faudrait pas oublier que si ces jeux sont ceux de Montréal, ils sont aussi ceux du Canada tout entier.

20 mars

La femme d'un de mes amis est hospitalisée à Montréal. Après une opération dont elle a quelque difficulté à se remettre, l'eau est coupée dans l'hôpital par les grévistes. Comme son traitement exige qu'elle boive abondamment, on doit aller lui chercher un pot d'eau de l'autre côté de la rue. À un moment donné, les grévistes suppriment aussi l'électricité, pendant deux heures. Je suis inquiet de tout cela. J'ai hâte de lire ce que mon ami, l'Abbé Gérard Dion, suggère pour faire face à cet esprit lamentable, qui menace de devenir cahotique. Je lui ai demandé son texte qu'on résumait l'autre jour dans *Le Devoir*. Je ne veux pas me fier au compte-rendu du journaliste. J'aime cet ecclésiastique à la dent dure parfois, mais au jugement sain.

21 mars

Un haut personnage du ministère de la Chasse et de la Pêche conseille aux gens du Québec de ne pas manger de poisson venant de la province, plus de deux fois par semaine. C'est grave. Ou il ne comprend pas la portée de sa déclaration, ou le degré de pollution dans nos lacs et nos rivières est tel qu'il y a vraiment un danger.

Et cette épidémie de fièvre typhoïde dans la région de Joliette qui, cet hiver, fait suite à une autre de gastro-entérite l'été dernier, dans le même coin du pays. Elle aurait atteint deux mille personnes à ce moment-là. Jacques veut étudier la question, tant au point de vue sanitaire que politique. Il a raison.

Il va quitter la présidence du *Journal* pour donner plus de temps à sa candidature dans le comté de l'Assomption. On ne peut pas grand-chose contre le virus de la politique, paraît-il. C'est ce que me confirmait, à Valbonne, l'autre jour, notre ami P.C. qui, lui, en a été atteint pendant de nombreuses années, et qui reconnaît qu'on se défend bien mal quand le microbe a pénétré dans l'organisme. Il a fait partie, je crois, de l'équipe Godbout dont il a été un ministre sans portefeuille.

Jacques se présente, cette fois, dans le comté de l'Assomption, qui a élu Paul Gouin au moment de la levée de boucliers contre Alexandre Taschereau en 1936. Si mon fils est à ce point désireux de faire carrière en politique, je souhaite qu'il soit élu. Il a cet avantage dans l'Assomption de n'avoir qu'un vote anglophone hostile de 5% au lieu de 30% au départ, dans Ahuntsic.

Souhaitons que, pour une fois, les morts ne se pressent pas trop nombreux aux urnes, le jour de la votation. Dans Ahuntsic, la dernière fois, Jacques en avait retracé quarante-neuf. Dans un comté rural, peut-être leur nom serait-il vraiment trop connu pour qu'on songe à les ressusciter . . .



Mon collègue, Jean-Charles Bonenfant, commence une série d'articles sur la Confédération et ses origines, dans *La Presse*. Je vais les suivre, car il est un spécialiste de la question et il a un esprit modéré. Il sera intéressant de voir ce qu'il dira de l'intervention récente de M. Trudeau et de la réaction de M. Bourassa qui ne veut pas d'une intervention unilatérale du gouvernement fédéral. L'ex-discours du trône, devenu message inaugural, annonce un débat de l'Assemblée Nationale sur le sujet.

Il s'y trouve également deux phrases laconiques que je noterai dans *Assurances*, à propos de l'assurance automobile. L'une est vague, comme il sied, mais l'autre assez précise. Il semble bien que la nationalisation de l'assurance automobile soit écartée, pour le moment tout au moins. L'exemple récent de la Colombie britannique paraît concluant.¹

¹ Les élections du 15 novembre 1976 changeront tout cela.

*** était récemment à une réunion où l'on recevait Jean-François Revel, de l'*Express*, à l'occasion de son nouveau livre sur la tentation de la dictature. Il a assisté, me dit-il, à un dialogue très nourri, vivant, entre l'invité d'honneur et le chanoine **. Celui-ci tenait fort bien son bout; ce qui ne m'étonne pas. Comme je le disais à mon interlocuteur, autant je trouve son style obscur parfois, comme tout bon sociologue croit devoir l'être, autant sa langue parlée est directe, précise. Je me rappelle l'avoir constaté à la télévision au cours d'un débat, il y a quelque temps. Ce jour-là, je m'attendais à du clair-obscur; j'eus au contraire une opinion claire, nette, pas du tout logée dans la gangue qui, souvent, entoure la pensée brumeuse du sociologue.

21 mars

51

Dimanche, déjeuner bien agréable chez Mlle Claire Raymond, à Ville de Léry. Notre hôtesse a gardé la maison de son père, entourée d'un jardin qui, l'été, est une véritable féerie de couleurs. Très gentiment, les Jean Raymond m'avaient invité à les accompagner, avec Mme ***, femme charmante, indulgente, qui se tient au courant de tout ce qui se passe. Ainsi, à un moment donné, je parlais de Lévy-Beaulieu et elle me dit sans ménagement: « Il écrit bien mal ». Elle habite chez les Marcelines, boulevard Guoin, dans un petit appartement face à un beau paysage champêtre. Elle s'y ennueie, je le crains, parce qu'elle a dû quitter sa maison de Saint-Hilaire, vaste et bien jolie, me dit mon amie Marie Lanctôt.

Au cours du trajet, la conversation est tombée sur les Édouard Montpetit. Je disais à mes compagnons tout ce que je lui devais, et comme j'avais aimé ce voyage fait avec lui et sa femme à la Conférence de Gênes en 1922. Je leur rappelais aussi ce que Mme Montpetit avait été pour son mari.

Pierre Dansereau a dit de lui qu'il était un beau ténébreux, dans la préface du *Journal de Fadette*. Mme Montpetit n'a pas aimé le mot, paraît-il. En toute sincérité, moi non plus. Mais peut-être donnons-nous à cette expression un sens péjoratif qu'elle n'a pas. Le *Petit Robert* la définit ainsi: « bel homme à l'air sombre et profond ». Il était sombre, parfois un peu mélancolique, mais dès que quelqu'un lui plaisait il devenait souriant, aimable. Mme Jean Raymond, par exemple, se rappelle comme, à Percé, il s'intéressait à son interlocuteur, quel que fut son âge.



Il y a quelque temps, Germaine me disait l'affolement des voisins quand Ville de Léry fut envahi par les motocyclistes et la gendarmerie qui surveillait la maison de Mlle ***, comme si elle eut été un repaire de conspirateurs. C'était le gouverneur général, M. Jules Léger, qui y était en visite avec sa femme. Tous deux entretiennent des relations d'amitié avec elle depuis longtemps, bien avant qu'il fût gouverneur général du Canada. Auparavant, il était ambassadeur du Canada à Paris. Il habitait dans cette très belle maison de la rue du Faubourg Saint-Honoré, ancien hôtel du comte de Fels qu'Antoine Monette avait aménagé avec tant de goût et d'amour. C'est là qu'un jour, je demandais à l'ambassadeur si son frère n'était pas à l'ambassade à ce moment-là. Il m'avait répondu: « Si je disais que non, je mentirais ». C'est ce jour-là aussi que, distrait, je l'avais appelé *Éminence*, à la plus grande joie de Germaine, l'irrespectueuse.

25 mars

Dans le 747 qui m'amène à Paris, je lis quelques pages de l'*Histoire de la littérature canadienne-française*, de Berthelot Brunet. Comme est frais et agréable ce récit où l'auteur passe en revue l'œuvre de ceux qui l'ont précédé et celle de ses contemporains. J'ai été ravi du style alerte et de la pensée irrespectueuse de Brunet. Dans la vie, il était malheureux, un peu perdu dans cette société à laquelle il ne pouvait s'adapter, mais comme ce qu'il a écrit est agréable à lire ! Paul Toupin lui a consacré une thèse et des pages amicales. Fort heureusement, car pour bien des gens Berthelot Brunet n'aura été qu'un pauvre hère vivant en marge des autres. Il a laissé le souvenir d'un homme dont la vie aurait été pénible s'il n'y avait eu les livres des autres et ses écrits, mais aussi d'un homme qui a gâché sa vie, tout en décevant ses proches affreusement. Il a laissé une œuvre faite de grâce et d'esprit. Pour ceux qui ne lui étaient rien, n'est-ce pas ce qui compte ?

28 mars

À Cimiez, hier, fête des cougourons¹. Il y a là une tradition qui remonte très loin dans le passé.

Ce dimanche-là, le monastère des Franciscains est envahi par les marchands de toutes sortes, là où en semaine les moines se promènent

¹ Le cougourdon est de la famille des courges, me dit Germaine, cette émule de Pierre Larousse, auteur d'un dictionnaire ayant quelque renom, comme l'on sait.

mains dans les manches de leur robe. Pour quelques heures, s'y installe une petite foire en miniature, une kermesse qui s'ouvre à dix heures par une messe dite à ciel ouvert dans les Arènes. Comme je n'avais pas avancé ma montre, je ne suis arrivé que pour la fin. Et c'est dommage, car la messe s'accompagne de danses devant l'autel dressé sur des tréteaux, face aux vieilles pierres. Comme j'y arrive, des jeunes filles et des jeunes gens se livrent à des évolutions qui donnent à la cérémonie un aspect imprévu, que les premiers chrétiens n'avaient pas imaginé dans ce cadre de pierre destiné à bien d'autres spectacles.



Déjeuner du côté du Quai des États-Unis, au bas duquel se baignent des gens braves, en ce jour de printemps assez chaud il est vrai. Nous sommes restés trois heures à table. Quand j'essaie de me rappeler de quoi nous avons parlé, je ne me souviens de rien. À aucun moment, je n'ai senti l'ennui me gagner, moi qui ai toujours quelque difficulté à prolonger un repas au-delà de l'heure. C'est sans doute cela, l'amitié. Il me faut venir à Nice pour en subir l'effet.

Dans l'après-midi, visite à un petit cinéma de quartier, dont les fauteuils sont d'un grand confort. J'y viens entendre *La Flûte Enchantée*, ce film extraordinaire d'Ingmar Bergman, dont les chants, les prises de vue, la couleur et la mise en scène enchantent. Comme est curieux ce cinéaste généralement brutal dans ses réalisations ! Cette fois, avec *La Flûte Enchantée*, il nous apporte une version de Mozart pleine de délicatesse et de nuances.

Mais, comme paraissent affreux, ces chants nègres que, dans la salle, on jouait dès que cessait la musique de Mozart, à laquelle Bergman venait de donner un cadre charmant !

Toujours ce mot que me reproche mon ami Louis-Philippe Audet. Il s'est amusé à compter le nombre de fois que je l'ai employé dans *Joies et deuils d'une famille bourgeoise*. Le chiffre est impressionnant, au point qu'avant de l'utiliser maintenant, j'y pense à deux fois. Mais que dire d'autre, quand on parle de *La Flûte Enchantée* ? Assez curieusement, le texte français, chargé de nous faire suivre la marche de l'opéra, aurait paru insignifiant si on ne l'oubliait devant la grâce de la musique, l'agrément des voix et de la mise en scène.

Puis, le soir, messe chez les Dominicains, rue Saint-François-de-Paule. De quelle peinture du XVII^e ou, peut-être, du XVI^e siècle, est

descendu ce frère ascétique et violent qui prêche comme on le faisait autrefois, avec de grands éclats de voix et des gestes d'orateur sacré. Tout à coup, sous cette voûte de pierre, on se croirait ramené bien loin en arrière. Je n'invente rien. Simone Silie, à côté de qui je sors de l'église, me dit qu'elle a eu la même impression que moi devant ce prédicateur pieux sans doute, mais qui n'a pas compris que ce n'est pas ainsi que l'on convainc des ouailles venues chercher à l'église la sérénité des sentiments religieux, plus qu'une mise en scène d'autrefois.

Journée faste !



54

Après le congrès de Vienne, Talleyrand aurait dit, à propos du pays de Nice: « Si j'avais su qu'il était aussi beau, les Sardes ne l'auraient pas gardé ».

Et c'est vrai qu'il est beau avec la mer, sa couleur et les montagnes qui entourent la ville ! Ce matin, en allant vers la place du Commandant-Jérôme, j'en admirais les teintes grises et blanches que leur donnait un brouillard léger.



J'ai apporté à Nice des caricatures et quelques articles, mis de côté avant de quitter Montréal, que je me propose de lire ou de regarder à tête reposée. Ce matin, j'ai devant moi un dessin de Normand Hudon, revenu au *Devoir*. Il représente un angelot, sous lequel on lit « ignorant pour cause de grève ». C'est souligner cruellement ce qui se passe en ces années où tout est prétexte à la fermeture des écoles, à la faveur des grèves d'enseignants, du personnel d'entretien, des élèves eux-mêmes. Parce qu'on n'aime pas ceci ou cela, on décide de ne pas venir à l'école ou de tout casser. À deux ou trois reprises, je me suis demandé quel sens de l'autorité et quel goût du travail on va donner à ces enfants pour qui tout est prétexte à quitter l'école ou à ne pas y venir ?

L'autre soir, je discutais de l'autorité avec M. François Perroux. Il était tout à fait d'accord avec moi que, sans elle, rien de valable ni de continu ne peut s'obtenir. Comme il dirige un institut à Paris, il sait qu'une décision doit être prise si l'on veut que quelque chose se fasse. Or, ce n'est pas au cours de palabres sans fin qu'on y arrive.

26 mars

Comment expliquer qu'il y ait eu des traces du régime féodal dans le Québec jusqu'en 1935, m'a demandé mon ami Jean Homet, hier au déjeuner ? Il n'en croyait pas ses oreilles, lui qui, notaire à Caen, savait que les derniers vestiges du régime avaient disparu en France au moment de la révolution de 1789. Germaine lui a confirmé que l'étude de son père avait perçu le cens pour certaines successions, jusqu'au moment où le premier ministre Duplessis, sous l'influence de Me Eugène Poirier — associé de Me Édouard Biron — se laissa convaincre de racheter les rentes, vestige d'un vieux régime dans un pays qu'on dit neuf, parce que sa découverte par les Européens remonte au XVI^e siècle et sa colonisation au XVII^e.

55



Berthelot Brunet a été dur dans certaines de ses chroniques, tirées du *Canada* ou du *Journal*, en particulier. Ainsi, il a écrit à propos d'Olivar Asselin: « À mon sens, ce Franco-Écossais (Buies) écrivait le français le plus pur que nous ayons lu chez nous. Avec Jules Fournier, et bien entendu avec Olivar Asselin, qui valait beaucoup plus par la grammaire que par le fonds ». C'était injuste, car la prose d'Asselin foisonnait d'idées. Certaines étaient excessives, mais dans l'ensemble, elles étaient valables. Serait-ce qu'Asselin et Brunet se seraient heurtés et que, dans sa susceptibilité d'écorché, ce dernier se serait replié sur lui-même et serait devenu d'une partialité capable de nier chez Asselin ce qui faisait l'intérêt de ses écrits ?

L'équipe réunie par Olivar Asselin au *Canada*, puis à l'*Ordre* et, enfin, à la *Renaissance* était remarquable. Je l'ai écrit déjà; mais on ne saurait trop le répéter. Les deux derniers journaux en particulier ont été un moment faste du journalisme au Canada français. Malheureusement, le milieu n'était pas prêt à faire vivre l'équipe et son journal. Il aurait fallu pouvoir compter davantage sur la publicité. Or déjà, les annonceurs fuyaient l'idée comme la peste. Si *Le Devoir* a tenu le coup par la suite, c'est que M. Gérard Filion, puis M. Claude Ryan ont fait un effort considérable. Quand *Le Journal* est né, ce dernier est parvenu à convaincre les annonceurs qu'il leur fallait venir à la rescousse si on voulait garder son journal en vie. Il y a réussi alors que, à la suite d'une odieuse partialité, l'autre disparaissait.



30 mars

56

Hier soir, entendu Jean D'Ormesson à la *minute de vérité*. Au début, j'étais un peu agacé par ce curieux homme qui est à la fois intéressant et un peu suffisant. Puis, je me suis habitué à son ton et à sa manière d'être. Il nous a présenté Rome qu'il aime, la ville aux mille clochers, aux cloîtres, aux chapelles de diverses époques, peu connues, mais gracieuses et charmantes. Lui aussi emploie ce mot qui m'échappe si souvent. Tout en nous entraînant dans la ville, il nous a parlé de ses livres. En passant devant la porte d'une chapelle, il nous a dit qu'il avait pris dans l'écusson d'un prélat bourguignon qui surplombe la porte d'entrée, le titre de son livre *Au Plaisir de Dieu*, qui l'a fait connaître davantage de ceux qu'étonnait un peu son entrée à l'Académie française. En toute sincérité, j'admets que je n'avais pas donné à son titre le sens qu'il a voulu.

Au fur et à mesure que l'émission avançait, malgré l'heure tardive, j'aimais entendre cet homme que les dieux ont favorisé: directeur du *Figaro* et membre de l'Académie française avant cinquante ans, né d'une vieille famille où se heurtent éléments de gauche et de droite. Son père était de vieille lignée libérale, ayant compté un avocat qui a défendu Fouquet après avoir été chargé par Louis XIV de le juger. Elle a eu aussi parmi ses membres un ami de Robespierre. Dès ce moment-là, la famille avait opté pour la République et elle lui est restée favorable, tandis que, du côté de la mère, subsistait la fidélité à l'idée monarchique.

Jean d'Ormesson a raconté l'histoire un peu macabre d'un de ses ancêtres qui avait fait incinérer le corps de sa première femme et qui, chaque matin, répandait un peu de ses cendres sur sa tartine de beurre. Il se remaria quand il eut avalé le contenu de l'urne. Devant cela, on se demande comment la race peut donner un homme équilibré, comme celui qui, devant nous, parle aussi sensément.

Là où l'interviewé atteint à un niveau élevé, c'est quand il dit pourquoi il s'oppose au communisme au nom de la liberté. C'est le rôle qu'il remplit dans ce *Figaro* qui est un des ennemis les plus irréductibles de la pensée marxiste, tout au moins dans ses applications. *Le Figaro* reste un des journaux de la bourgeoisie française, face au *Monde* qui, lui, est carrément à gauche, bourré d'idées et, parfois, de préjugés avec, il est vrai, une brillante équipe.



Ce matin, je commence à remplir des fiches au sujet des deux Fabre qui ont joué un rôle bien différent dans notre milieu: Charles-Édouard, premier archevêque de Montréal, qui succède à Ignace Bourget et dont on retrouve les souvenirs dans la chapelle votive élevée par Mgr Georges Gauthier dans la Cathédrale de Montréal. Puis, son frère avocat, fondateur et premier directeur de *l'Événement*, à Québec, journaliste élégant qui, après avoir protesté contre cette Confédération qu'il n'aime pas comme la plupart des libéraux de l'époque, se rallie au régime et accepte de représenter son pays à Paris, premier diplomate à renouer les liens officiels avec la France, après un siècle et demi d'isolement.

Je m'intéresse à ces deux hommes et à leur sœur, Hortense, issus d'une famille bourgeoise dont le père, libraire à Montréal — un des premiers — a joué un rôle dans le domaine intellectuel, comme Crémazie à Québec. Il n'a pas dû mettre l'océan entre ses créanciers et lui comme son collègue et ami, car Raymond-Édouard Fabre savait ce qu'étaient les affaires. Il était conscient que ses frais ne devaient pas dépasser ses revenus, s'il voulait éviter l'irréremédiable culbute.

Comme Octave Crémazie à Québec, Fabre a traité avec les Boscange de Paris, dont l'un a épousé sa sœur Julie. Plus tard, son neveu se maria à la fille de Joseph Masson, cette Mary qui, en France, donna naissance à une deuxième branche des héritiers Masson, dans laquelle on trouvera René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Les deux Fabre ont été fils de bourgeois, mais de cette bourgeoisie utile, celle qui agit. C'est cela qui m'attire vers ces deux hommes, l'un d'église et l'autre, de la diplomatie naissante: représentants d'une époque et d'un milieu, sinon nouveau, du moins qui a évolué.

Quand jouiras-tu pleinement de tes vacances, me dit la Bonne Mère ? Mais ce sont ces préoccupations d'un autre âge qui me permettent de tenir le coup quand je dételle.



Ces tulipes, achetées par Germaine au marché aux fleurs à Nice, sont somptueuses. L'une d'elles est une véritable splendeur. Ouverte, elle mesure environ quatre pouces de diamètre. Elle est blanche, tachetée de rouge, avec un pistille crème et des étamines noires. Noir également est le fond de la corolle.